

Un arc-en-ciel dans le noir

Franck Boisivillard

INTRODUCTION

La première chose que j'aimerais dire est que je suis heureux, simplement content de vous parler et d'avoir la chance de pouvoir vous raconter cette histoire. Cela ne veut pas dire qu'à la fin tout va bien se passer pour tout le monde, mais je ne mourrais pas, c'est déjà ça.

Pour les habitants du monde entier, le Canada est synonyme de froid et d'hiver interminable, c'est à dire complètement à l'opposé de ce que recherche la plupart des tours opérateurs occidentaux. Malgré tout, on arrive à y croiser pas mal d'américains ou d'européens de l'Ouest pendant les deux ou trois mois d'été. Le pays est tellement grand que l'on ne peut s'imaginer, si l'on n'y est pas allé, comment sont les étendues sauvages où le silence, bien le plus chère aujourd'hui dans le monde civilisé, règne en maître. Loin des rivalités linguistiques qui animent ce pays, les quatre-vingt-dix pour cent du territoire inhabité restent parmi les derniers vestiges de la plus grande civilisation de tous les temps, celle des arbres et des montagnes.

CHAPITRE PREMIER

L'insouciant est le chevalier de la découverte et la liberté sa muse.

Je suis né sur la côte Ouest des États-Unis, à Seattle dans l'état de Washington, à quelques pas du Canada. Je m'appelle Bernard Dumont, j'ai trente-sept ans et l'histoire que je vais vous raconter m'est arrivée il y a douze ans, en 2010.

Aujourd'hui, j'habite toujours à Seattle comme mon père et mon grand-père. C'est une des villes les plus cosmopolites du monde depuis la ruée vers l'or du siècle dernier, toutes les nationalités s'y mêlent. Mon grand-père, d'origine française faisait parti de ceux-là. Ici, tout le monde se sent Américain mais l'esprit d'ouverture y est différent, plus ouvert, ou tout du moins plus coloré.

Trois de nos citoyens font partie intégrante de l'histoire récente et même parfois de notre quotidien. Le premier est Jimmy Hendrix pour le son fou de sa guitare, le second Boeing parce qu'il est devenu le plus grand constructeur d'avion du monde. C'est d'ailleurs dans ses usines que mon père a travaillé de l'âge de quinze ans jusqu'à la fin de sa vie. Le dernier est Bill Gates, inventeur le plus riche et surtout le plus malin. Ce cocktail détonant fait bien sur de Seattle l'une des provinces des plus riches et des plus avancées technologiquement du monde et de l'empire Américain.

Ici, tous les gamins veulent soit jouer de la guitare, soit porter des lunettes comme Bill Gates, soit piloter des avions. Je n'ai jamais eu le rythme dans la peau et je n'ai jamais pu passer plus de trente minutes devant un écran rectangulaire, sauf s'il s'agit de sport parce que j'ai l'impression de dépenser mon énergie aussi.

Donc, après m'être fait renvoyer de toutes les écoles publiques à l'âge de quatorze ans, mes parents décidèrent de me mettre à l'usine Boeing dans une sorte d'apprentissage mêlant théorie et pratique. J'allais faire comme papa : mécanicien.

C'est là-bas que j'appris tout ce que je sais, de l'aviation tout du moins. Je ne suis tout de même pas cendrillon mais ce qui me paraissait être le pire des cauchemars tournera vite au paradis, car non content de gagner mes premiers dollars pour inviter mes premières copines, je découvrais mon chemin qui passait obligatoirement par le ciel et l'aviation. Et tout ceci par un concours de circonstances que j'aime à me souvenir encore aujourd'hui.

Deux mois après le début des cours que je ne pouvais manquer, vu que mon père travaillait au même endroit et m'accompagnait quotidiennement, j'avais trouvé la combine pour ne plus me noircir les mains et faire la sieste tous les après-midi. Les hangars pour avions sont tellement grands qu'il m'était facile de m'éclipser pendant qu'un ami, moyennant quelques cigarettes, terminait mon boulot. Ma chance fut d'avoir comme professeur Monsieur Gilbert, un homme droit et dur mais qui savait toujours employer les bons mots et les bonnes méthodes. Il comprit très vite qui j'étais et découvrit ma cachette assez facilement : la queue d'un petit avion de tourisme qui semblait être ici par hasard lui aussi. Nous nous étions somme toute assez bien trouvés. Ce que fit Monsieur Gilbert fut remarquable. Après avoir pris le soin de m'enfermer à clé dans mon antre, il prit les commandes de l'avion et fit placer l'appareil sur la piste de décollage. Je ne me suis réveillé qu'au bruit des moteurs et le temps que je réalise ce qui se passait, nous avions déjà quitté le sol.

Je n'avais bien sur jamais quitté la terre des pieds et me ruais instinctivement au sol en m'agrippant à tout ce

que je pouvais. J'entendais les rires de Monsieur Gilbert au milieu du vacarme du moteur. J'ai passé ainsi toute la montée les yeux fermés et je serrais si fort les fesses que j'en eus des courbatures. Arrivé à une altitude stable, mon bourreau m'invita à m'asseoir sur le siège du copilote. J'enrageais, j'aurais voulu le tuer plutôt que de lui adresser la parole mais je savais aussi que tant que l'on serait en l'air il était le maître à bord.

_Tu as bien dormi petit, me demanda-t-il ?

Je commençais à m'habituer et réussis à me glisser jusqu'à ses côtés sans dire un seul mot. Le plus difficile fut d'ouvrir les yeux, chose qui me prit bien deux à trois minutes mais une fois que je le fis ce fut l'enchantement, je bombardais mon professeur de questions :

_Et cette montagne, c'est quoi ? Et ma maison, elle est où ? A combien est-on d'altitude ? Est-ce que l'on va voir des oiseaux ?

L'extase était total, la peur avait laissé place à un rêve qui n'en était pas un. Malheureusement, ce ne fut que de courte durée, car je n'ai jamais su si c'était mes questions qui importunèrent Monsieur Gilbert ou qu'il était réellement fou, mais à peine avais-je bouclé ma ceinture qu'il tira le manche de pilotage vers lui de toutes ses forces. Nous montâmes à pic sur un ou deux kilomètres sans que cette fois je ne puisse m'empêcher de crier et d'appeler ma mère, Jésus et tous les saints à la rescousse. Ce fut ensuite dix minutes de voltige aérienne gratuite.

Je crois avoir été plus malade ce jour-là que pour ma première cuite. Enfin quand on a été posé, la seule chose que m'a dite mon professeur était que je devais nettoyer l'avion avant de rentrer chez moi, rien de plus. Je n'ai rien dit à mes parents ni même à aucun de mes amis de cette histoire. D'une part j'avais honte d'avoir pleuré et d'avoir vomi partout et d'autre part je ne pensais plus qu'à une seule chose, recommencer avec le manche dans mes mains.

La révélation fut si intense que la métamorphose qui s'en suivit poussa mes parents à avoir quelques soupçons bien légitimes. J'étais passé de dernier à premier de la classe en l'espace de deux mois. Je passais mes journées à apprendre tout le fonctionnement d'un avion, du manche de

direction au bouton le plus petit du cockpit de l'avion le plus perfectionné qui était dans les hangars. A la maison je passais mon temps à lire mes manuels et je gardais tout mon argent afin de pouvoir payer mon brevet de pilotage.

Ce fut chose faite quatre ans plus tard, grâce à mes économies et surtout grâce à mes parents qui ne voulaient surtout pas revivre les soucis de mon adolescence ; nous sortions à peine de l'époque hippie. Grâce à ce diplôme je pus réaliser mon service militaire en tant que pilote, ce qui représentait pour ma famille le plus grand des honneurs : venant d'un milieu ouvrier, ils devenaient des personnages du quartier.

Malheureusement la belle histoire s'acheva quelques mois plus tard, en effet, si l'US Air Force offre les meilleures conditions à son personnel naviguant, elle suscite aussi une discipline de fer qui eut raison de mon besoin de liberté aérienne et dès le quatrième looping réalisé à bord de mon avion de marchandise, tous me jugèrent ingérable. La vérité est qu'ils ne pouvaient encaisser qu'un fils d'ouvrier puisse un jour être leur chef : à l'armée, la laïcité se prévient. Et malgré les efforts de mon père, syndicaliste invétéré, je pointais au chômage quelques mois plus tard.

N'étant pas à court d'idées, je réussis à donner quelques leçons de pilotage à des prix défiants toute concurrence. Ceci grâce à quelques amis de mon ancien professeur, ce brave Monsieur Gilbert car j'étais selon lui sa plus belle réussite, baffouée par l'armée impériale. Lui-même me prêta son avion puis m'eut un poste de testeur chez Boeing. Il s'agissait de baptiser en l'air les avions fraîchement construits et de communiquer ensuite aux mécaniciens les erreurs éventuelles de tout ordre : électronique, souplesse, équilibre.....C'est un métier assez bien payé que peu de pilotes veulent faire vu les risques permanents dû à ce type d'expérience. Enfin, après cinq ans et assez d'économies pour retaper un vieux coucou, je démissionnais sous la pression de ma femme qui ne dormait plus car je m'étais marié sur un coup de foudre qui s'éteint six mois plus tard.

Encore une fois ma vie changea, avec ce métier ou l'on ne sait pas si l'on verra le lendemain, j'étais devenu un fidèle de la vie à cent à l'heure : il faut profiter tant qu'on

peut surtout qu'avec l'étiquette de pilote les filles sont vite éblouies; ce qui me permit de ne pas en garder une plus d'une semaine...Mon nouvel ami, ma libellulle comme je l'appellais, était un T-6 Texan, un avion aussi célèbre que la coccinelle chez les voitures. C'est déjà sur ces mêmes avions que les pilotes de l'armée s'entraînaient durant la seconde guerre mondiale, ils sont petits, maniables et comportent deux fauteuils à bord l'un derrière l'autre. Le gars qui me l'avait vendu à un prix dérisoire, était un ancien pilote de la guerre de Corée qui avait juré à sa femme de ne plus piloter après un terrible accident qui lui avait coûté un oeil. Je le baptisai dignement l'Angélus Évidemment, je procèda à quelques modifications personnelles afin d'améliorer les capacités de l'appareil. Encore une fois le concours de mon vieux professeur Monsieur Gilbert fut exemplaire puisqu'il me livra ici ses derniers petits secrets avant malheureusement de décéder six mois plus tard.

CHAPITRE DEUXIÈME

Lorsque le jour se lève, les premiers à voir le soleil sont les oiseaux.

J'arrivais donc sur mes vingt-huit ans avec pour seule ambition de faire des cabrioles en l'air et de ne pas rater les matchs de football à la télévision. J'avoue que durant les cinq années qui venaient de s'écouler, je devenais de plus en plus américanisé ou plutôt asceptisé : d'abord on gagne de l'argent et ensuite on le mange.

J'avais trouvé la combine idéale, je donnais des cours de pilotage dans les milieux bourgeois de la région, c'est à dire surtout aux jeunes femmes de notables ou de 'président directeur général', bref j'étais devenu un passe-temps original ; je dois dire sans prétention que mon physique n'y était pas étranger non plus. De toute manière, j'étais prêt à tout pour gagner ce que je pensais être ma liberté : pas d'enfants, pas de contraintes, un avion et de l'essence. Le parfait cow-boy du ciel, bronzé et célibataire. J'avais bien une dizaine de clientes que j'accompagnais pour deux ou trois heures dans mon avion avec un itinéraire plus divertissant que scolaire. Après un tour de la ville et de l'océan, nous prenions la direction du Nord en longeant la côte sur une centaine de kilomètres, ce qui nous permettait souvent d'apercevoir des baleines. Si le vent venant de la baie était trop fort, j'avais pour habitude d'aller vers le massif montagneux du Nord-Est de la ville pour nous y abriter en longeant les vallées.

C'est donc au cours d'une de ces sorties amicales que notre histoire commence, à la fin du mois de mai, par une de ces journées printanières où tout à l'impression de sourire. Ma cliente du jour n'était autre que la dernière femme du plus grand promoteur immobilier de l'état, Monsieur Mac Guzzy. En plus de posséder une partie de la ville de Seattle, il était le premier à avoir imaginé les nouveaux parcs artificiels "spécial nature-retraite" qui ont fleuri sur toute la côte Ouest des États-unis d'Amérique.

Gloria, ma passagère, sa cinquième épouse, n'avait pas la trentaine. Sa vie se résumait depuis deux ans qu'ils étaient mariés à chercher les activités les plus chères ou les plus extravagantes pour alimenter ses barbecues et ses réceptions. J'ai oublié de préciser que Monsieur Mac Guzzy avait à l'époque soixante-quatorze ans et était plus proche de l'infarctus que de la paternité. A ses côtés, sa femme était l'épouse parfaite : fidèle, attentionnée, très attirante, un rien inconsciente et très maternelle. J'avais eu son concours grâce à sa partenaire de tennis, Miss Koolgate à qui je devais plaire puisqu'elle prenait une dizaine de cours par semaine et représentait pour moi la sécurité de l'emploi. C'était d'ailleurs la seule à qui je crois avoir appris quelque chose sur la manière de piloter un avion. Gloria Mac Guzzy, elle, m'avait fait comprendre dès le premier vol que jamais elle n'avait eu l'intention d'apprendre quoi que ce soit de ma part et que je n'étais en somme qu'un passe-temps particulier et même plutôt antipatique puisque j'avais refusé à Tino, son minuscule Yorkshire, de nous accompagner, même s'il payait sa place.

Je ne peux pas dire que Gloria soit dépourvue de charme et de féminité, bien au contraire. Adeptes de la superficialité à tous prix, à l'époque bien sur, elle aurait sans problème pu tenir un rôle dans quelques séries californiennes à l'eau de rose. Mélange détonant d'une danseuse norvégienne et d'un chef-croupier écossais de Las Vegas, elle était plutôt fine avec de longs cheveux blonds, une poitrine élancée, et devait être bronzée toute l'année malgré sa peau laiteuse. Je ne pense pas qu'elle m'en voudrait de la dépeindre ainsi aujourd'hui mais je me rappelle avoir mis longtemps à connaître la couleur de ses

yeux, toujours cachés derrière des lunettes noires, et qui sont d'un vert d'une beauté incroyable. Sa longue chevelure d'or tombant sur une robe toujours atypique et sexy, voir provoquante. Un avion ne permet pas de faire le coup de la panne, pourtant si elle avait voulu, le macho que j'étais n'aurait certainement pas refusé un petit brin d'intimité. De toutes les façons, je préférerais transporter de jeunes milliardaires que des 'vieilles branches' comme disait mon père et qui m'invitais tous les jours à dîner chez elles pendant un mois avant de comprendre.

Ce matin-là Gloria portait une robe assez simple, un décolté précieux, le dos entièrement nu et une couleur saumon assez agréable. Comment peux-t on faire de l'avion dans cette tenue ? Eh bien, j'avais aménagé mon avion confortablement. Il y avait même une climatisation que j'avais trouvé sur une vieille limousine accidentée, clientèle oblige.

Donc, après le rituel, c'est à dire le baiser à Tino et toutes les consignes le concernant adressées au chauffeur de sa limousine et après m'avoir accordé le baise-main, nous sommes montés dans l'avion découvrir les baleines du Pacifique Nord car toutes ses amies en avaient vu alors que nous étions déjà rentrés deux fois bredouille. La tour de contrôle de Birdsun, l'aérodrome privé où je séjournais, nous donna le feu vert et hop, nous avons décollé. Je pense que pour tous les pilotes c'est le moment le plus intense et le plus magique, celui où l'on est enfin dans son élément ; un peu comme un poisson rouge qui aurait sauté hors de son bocal et qui retrouverait l'eau. A chaque fois le plaisir de l'éloignement de la terre me procure une sorte de montée de fièvre où l'adrénaline l'emporte sur quoi que ce soit.

Ce jour-là, le soleil était au rendez-vous mais un vent assez fort venant de l'océan contraria nos plans au grand désespoir de Gloria qui devrait revenir une nouvelle fois. J'avais en effet bien remarqué sa crispation puisqu'elle ne pouvait pas parler durant les dix minutes postérieures au décollage. Je ne lui ai jamais fait la moindre remarque car le souvenir de mon premier vol me faisait plutôt compatir que rire. Je me contentais de rassurer ma passagère à la manière des commandants de gros porteurs :

_Je vous annonce que le temps est stable au beau temps et que la température extérieure varie de cinq à vingt-cinq degrés suivant l'altitude ; les réservoirs sont pleins et nous donnent une autonomie de quatre heures trente. Nous montons actuellement jusqu'à un plafond de six milles pieds afin de nous diriger vers le large...Information que je contredisais quelques minutes plus tard à cause du vent en rafales qui nous secoua. J'ai alors proposé à ma cliente une visite aérienne d'un massif montagneux à l'intérieur des terres et où l'on serait à l'abri. Celle-ci, visiblement très impressionnée par les turbulences qui nous secouaient fut ravie de la proposition et m'y encouragea fortement. Son visage était apeuré ou tout du moins tendu. Elle était assise juste devant moi mais j'avais installé un miroir discret me permettant d'observer le rictus de mes passagers, certains me forçant même au silence radio pendant quelques minutes tant leur visage était rendu comique par la peur.

Il nous fallait tout d'abord contourner la baie de Seattle en longeant la côte à cause du règlement et pour ne pas perturber le trafic aérien alimentant la ville. Nous volions assez haut pour ne pas prendre trop de vent, le soleil nous chauffait et justifiait amplement les lunettes de Gloria. Celle-ci était bien entendue agacée de ne pas faire comme ses amies mais était tout de même assez forte au milieu des nombreuses secousses qui en auraient fait vomir plus d'un. N'importe qui ne devient pas la femme d'un milliardaire. Ce fut elle qui aperçut la première quelque chose qui volait très haut en dessus de nos têtes. Mon radar ne fonctionnait que lorsqu'il avait envie et je naviguais à vue sans grands problèmes car je connaissais assez bien la région et les couloirs aériens.

_Regardez, il y a quelque chose qui est très haut dans le ciel. N'est-ce pas la navette de la NASA qui revient d'une mission ? Me demanda-t-elle.

_Ce serait étonnant de la voir ici, répondis-je assez amusé par sa question. J'allais m'élancer fièrement dans une explication lorsque j'aperçus à quatre ou cinq kilomètres en dessus de nous un avion que je n'avais jamais vu. Il était aussi grand que la navette spatiale américaine et lui ressemblait effectivement par ses

contours. Boeing ayant sa base secrète, ce ne pouvait pas être un de ses prototypes aussi près de Seattle. L'engin se rapprochait de nous à une vitesse importante si bien que Gloria commença à s'inquiéter.

_Il nous fonce dessus ?

_Mais non, ne vous inquiétez pas, ce doit être un des nouveaux longs courriers russes, il doit se rendre à l'aéroport de la ville, répliquai-je. Au contraire car ce qui était vrai, c'était qu'il nous fonçait dessus puisque poussé par ma curiosité, je m'approchais de l'oiseau.

Tout était louche. D'abord je n'avais jamais vu cet appareil alors que mon plus grand plaisir de célibataire était de dévorer tous les magazines présentant les nouveaux modèles. Ensuite et surtout, lorsque nous avons été assez près pour l'observer dans sa descente, nous n'avons vu aucun sigle ni aucune inscription permettant de l'identifier. J'eus beau essayé de l'appeler par radio, personne ne répondit, pire que ça, ma radio se brouilla et nous empêcha de contacter qui que ce soit.

L'avion était gris, avec un bec un peu crochu à la manière du concorde, il arrivait du Pacifique Nord et certainement de très haut vu sa vitesse et le temps minime qu'il mit pour être à notre hauteur. Je fis part de mon inquiétude à ma passagère qui elle, au contraire, était de plus en plus heureuse de vivre un évènement. Malheureusement mes doutes se confirmèrent lorsque j'aperçus le ventre de l'avion : il était large et de la même forme que les grands bombardiers capables de transporter des bombes atomiques. Mais alors pourquoi aucun drapeau et aucune appartenance ?

_Ce sont des Américains ou des Russes, me demanda Gloria de moins en moins enthousiaste face à mes silences ?

_Je n'en sais rien...Je n'eus pas le temps de terminer ma phrase lorsque nous fûmes ébranlés à cause de la proximité avec laquelle la chose non identifiée nous rasa. Il me fallut toute l'habileté d'un équilibriste pour redresser le manche de ma libellule, non sans que je maudisse le pilote coupable d'une telle manoeuvre. Gloria, croyant à ma culpabilité ne se priva pas d'insultes à mon sujet mais j'avoue que je ne les entendais guère tant mon inquiétude

vis-à-vis de l'intrus s'amplifiait à chaque seconde, on aurait dit un film de James Bond.

L'appareil se dirigeait droit sur le centre ville de Seattle et ne donnait absolument pas l'impression d'en avoir eu la permission. Je décidais de le suivre du mieux que je pus car nous allions beaucoup moins vite que lui, lorsque l'incroyable, l'inconcevable ce produisit sous mes yeux et sous les yeux de Gloria qui ne put échapper un cri d'émoi, il lâchait une bombe. Oui, en plein milieu de la ville et à quelques kilomètres devant nous, un avion venait de faire pour la première fois depuis Nagasaki l'irréparable, la monstruosité la plus horrible depuis la nouvelle ère.

C'était comme dans un cauchemar et je me souviens que ni moi ni Gloria n'avons pu prononcer la moindre parole pendant quelques instants interminables. La bombe, d'un vert sombre comme pour narguer la nature, semblait tomber au ralenti, comme une feuille morte empoisonnée qui allait choisir ses victimes. Je gardais assez de lucidité pour réagir au plus vite. Il fallait s'éloigner au plus vite de l'impact de la bombe avec le sol. Nous étions trop près d'elle pour espérer partir en sens inverse car je me souvenais comme par miracle de mes cours de l'armée sur les bombes meurtrières. C'est fou comme dans les situations d'urgence la mémoire s'éclaircit pour venir à notre secours.

Nous nous trouvions à quelques sept kilomètres de l'explosion et n'avions pas plus de deux minutes pour échapper à ce qui allait être un massacre. Le calcul fut vite fait, je commandai à ma passagère de s'accrocher au maximum et de me faire confiance. Puis immédiatement je tirai le manche de pilotage vers moi pour monter à la verticale, ce qui ne représentait rien de nouveau vu que c'est une des bases de l'acrobatie, mais Gloria hurla comme une démente si bien que je coupai la relation micro qui nous liait par les casques. Mon seul soucis et il était de taille, était que je n'avais aucune idée de l'altitude à laquelle mon petit Texan T-6 pouvait monter sans être écrasé par la pression ni à quelle température nous pourrions survivre. Nous n'avions pas le choix et je risquais le tout pour le tout.

L'avion se mit à trembler de partout, je voyais Gloria pleurer et faire des prières à n'en plus finir grâce à mon petit miroir. Elle avait quitté son casque et préférait fermer les yeux plutôt que d'assister au spectacle le plus beau du monde à mon goût, voir le bleu du ciel de plus en plus bleu pour commencer à apercevoir les premières étoiles en plein jour, moment intense et privilégié d'un amoureux du ciel si ce n'était que je m'attendais à voir une des ailes de l'Angélus s'arracher d'un moment à l'autre. La température avait baissé d'une vingtaine de degrés et ma mini climatisation avait rendu l'âme rapidement. Il ne restait plus qu'à attendre l'impact, l'horreur, l'apocalypse.

Le champignon comme ils l'appellent, fut énorme, impressionnant et destructeur comme on pouvait l'imaginer. Sa couleur verte nous donna un peu plus de précision quant à la nature même de la bombe et donc au but poursuivi par les assassins anonymes. Depuis une dizaine d'années, les télévisions aidant, beaucoup de monde savait ce que signifiait cette couleur pour une bombe, la fin d'une civilisation mais aussi la paralysie de la planète pour peut-être un siècle. C'était une bombe dite à l'argolène du nom du gaz quelle libère et qui donne cette coloration si particulière. Ses effets étaient connus : implosion ou explosion de tous les corps dont la température est supérieure à vingt-deux degrés sur toute la surface du globe car une seule bombe à gros tonnage suffit au gaz pour se répandre. Cela veut dire mort de tous les êtres vivants d'origine animale ou végétale sur terre et dans les airs mais aussi explosion de tout ce qui engendre de la chaleur, voiture, cuisine, électricité, Bref comme un souffle mortel, la terre allait revivre le génocide des dynausores. La seule opportunité pour arrêter les effets mortels de l'argolène était le froid et surtout l'altitude. En effet, ce gaz devient inoffensif dès qu'il passe sous les vingt degrés ou lorsqu'il dépasse les deux milles mètres, ce qui signifiait tout de même qu'il y aurait beaucoup de survivants à l'affaire. Une question demeurait cependant, qui a pu se permettre un acte pareil, qui a eu la lâcheté de piloter l'avion assassin et qui a intérêt à ce que la terre s'arrête de vivre pendant quarante ans vu que c'est le temps nécessaire à toute disparition de l'argolène.

Mes doigts commençaient à être glacés par le froid tant je m'agrippais au manche de ma libellule. J'avais arrêté la montée et avais pris la direction du Nord qui nous permit de bien voir l'explosion. C'est ainsi que j'assistai innocent avec Gloria à la fin d'une certaine humanité non sans avoir une pensée pour toutes les victimes d'en bas. Je revis quelques clichés de ma vie au quotidien : ma maison, mon voisin, ma rue, mes amis, Georges, Kate, Jimmy, Pat, Mark, mon livreur de journaux, et une multitude de choses invraisemblables.

Jamais je n'oublierai les quelques minutes qui ont suivi la déflagration jusqu'à ce que le souffle nous arrive dessus. J'avais rebranché mon micro et j'essayais de parler mais aucun son ne sortait de ma bouche, j'entendais la respiration entrecoupée par des gémissements de Gloria mais ne savais que dire pour la consoler. Je ne peux pas nier non plus qu'un sentiment de joie égoïste nous accompagnait, trop heureux d'être des survivants dans le chaos : bien triste paradoxe. Et malgré la température en dessous de zéro, toutes ces pensées accourraient dans nos têtes si bien qu'à un moment donné, nerveusement, nous nous mîmes à rire, timidement d'abord puis sans aucunes retenues ensuite, comme des fous. On ne voyait rien de la terre, le champignon avait quelque chose de majestueux tant la force qui s'en dégageait paraissait venir d'une source divine. D'abord il y eut une énorme lumière, comme un flash qui éblouit, semble-t-il, tout l'univers. Ensuite un panache de fumée forma un champignon accompagné d'une sorte de raz-de-marée gigantesque qui sembla balayer la surface de la terre. De l'altitude où nous étions, tout ceci ressemblait aux simulations faites avec quelques maquettes et des ordinateurs et que nous avions tous vues à la télévision. La fumée verte semblait vouloir étouffer la terre et nous cacha bientôt toute visibilité. Nous n'avons d'ailleurs pas eu le temps de nous demander ce que nous devons faire et où nous pouvions aller, la vague verte nous faucha de plein fouet, nous entraînant dans d'interminables cabrioles. Même le pilote que j'étais eu du mal à ne pas tourner de l'oeil tant les secousses étaient violentes. Je serrais les dents de toutes mes forces et m'agrippais encore plus fort au manche car je savais que tant que je l'aurais

dans les mains, nous aurions une chance. D'autant plus que la température avait considérablement augmenté grâce au nuage.

Encore une fois, je ne pourrais dire combien de temps dura l'agonie dans le tourbillon qui nous emportait, une minute, trente minutes, je n'en sais rien, mais quand les courants se firent moins violents et qu'à la limite de l'évanouissement je réussis à reprendre le commandement de l'appareil, la jauge de carburant ne marquait plus que vingt-cinq minutes d'autonomie alors que nous étions encore à plus de treize milles pieds. La visibilité fit place à un étrange spectacle, la terre était d'une couleur grise claire avec quelques endroits éparses encore alimentés par des flammes ; par endroits, on semblait apercevoir comme une petite tâche verte ou bleue mais rien de vraiment définissable vu notre altitude. Gloria mit quelques minutes à retrouver ses esprits et semblait complètement à côté de la plaque. Que faire ? Où aller, tout avait l'air détruit ? Et surtout où étions-nous ? Je savais que l'argolène était lourd et que les montagnes nous préserveraient, mais perdus sans repères au milieu de cet océan gris, que faire ? Où pouvait-on aller en vingt-cinq minutes ?

Je pris la décision de foncer au Nord, au moins là-bas il fait plus froid et avec un peu de chance...Encore une fois, c'est Gloria qui vit au loin comme des grands feux. Nous décidâmes de nous approcher. Visiblement, ce n'était qu'une grande ville entièrement détruite et qui flambait encore, pas du secours. Cela dit et grâce à mes souvenirs de la côte, je reconnu le port de Vancouver à deux-cents kilomètres de là où nous étions au moment de l'impact. Je tentai alors un coup de poker sans bien sur en avertir ma camarade survivante qui maintenant alternait larmes et cris sans discontinuité.

Quand j'étais enfant, mon père nous emmenait tous les étés au Canada dans l'espoir d'y découvrir quelques traces de mon grand-père Marius, son père. Il avait disparu un jour subitement de sa maison de Seattle pour chercher au Nord le filon que personne n'aurait découvert et qui le rendrait riche comme Crésus. Ainsi, à chaque vacances, nous sillonnions les vallées les unes après les autres à sa

recherche. Nous n'avions jamais rien trouvé comme si toute cette histoire sur mon aïeul n'était que pure invention de mon paternel pour m'obliger à marcher avec lui et à planter la tente tous les soirs plutôt que de passer l'été avec mes copains et surtout avec mes copines. Toujours est-il qu'aujourd'hui je ne sais pas si je dois remercier mon père ou le père de mon père de m'avoir fait connaître la Colombie Britannique, c'est à dire l'État canadien qui longe le Pacifique de Vancouver jusqu'à l'Alaska. C'est bien sûr un territoire énorme mais très peu peuplé dès que l'on sort de la mégapole de Vancouver ou du moins de ce qu'il en restait. Le climat est très difficile à supporter pour l'être humain vu qu'il n'y a que quatre à cinq mois où la température et le temps permettent de vivre à peu près normalement, sans températures glaciales ni grosses quantités de neige. Bref des conditions idéales pour échapper à l'argolène à condition de trouver le massif montagneux du mont Mac Kinley à quatre cents kilomètres de là.

L'avion avait beaucoup souffert. Il y avait un peu partout des bouts de tôles qui se détachaient mais les ailes avaient tenu ainsi que le moteur.

_Je sais où on va aller, ne vous inquiétez pas, lançais-je pour rassurer ma camarade de survie.

_Posez-moi s'il vous plaît, posez-moi, je veux descendre de cet avion, je n'en peux plus !

_Où voulez-vous que je me pose, regardez : il n'y a plus rien, comment voulez-vous que je trouve une piste d'atterrissage dans ce désert ? En plus nous ne pouvons pas descendre ici, l'argolène nous brûlerait immédiatement. Non, ne vous inquiétez pas, je connais les montagnes du coin, j'y ai passé mon enfance, dis-je avec le ton le plus rassurant qu'il soit. Je ne pouvais pas attendre l'hiver pour descendre mais après l'explosion et à l'altitude où nous étions, je me faisais moins de soucis, nous nous en sortirions puisque Dieu le voulait ainsi.

Il ne fallut attendre qu'une vingtaine de minutes pour sentir les premiers ratés du moteur à cours d'essence.

_Qu'est-ce qu'il se passe, le moteur est en panne, on va s'écraser, demanda-t-elle ?

_Écoutez, calmez-vous et arrêtez d'imaginer le pire, on vient de le passer. C'est déjà un miracle si l'on est là alors continuez à faire des prières plutôt que de m'emmerder toutes les dix secondes.

_Ah bon, je vous emmerde, c'est ça oui, je vous emmerde. Mais vous êtes fou mon ami, vous êtes fou et grossier. Je vous paye je vous signale Monsieur Dumont.

_Bien sûr, d'accord, vous avez raison. Je ne veux plus vous entendre, quand nous serons au sol, vous ferez ce que vous voudrez, en attendant, au moindre mot j'appuie sur sur votre siège éjectable et on se dit adieu.

_C'est du chantage, vous n'avez pas le droit, je porterai plainte, votre avion est miteux : j'ai eu froid à en mourir et maintenant le moteur va tomber en panne.

_Il n'est pas en panne, c'est le réservoir qui a dû se percer et qui est vide.

_Eh bien remplissez mon ami, remplissez, qu'est-ce que vous attendez ! Quel molasson vous faites !

Là je ne pus m'empêcher de rire. Après ce qui venait de se passer, comment cette jeune femme pouvait-elle encore garder cette manière de parler et surtout omettre complètement le contexte dans lequel nous nous trouvions. Je commençais à me demander pourquoi Dieu m'avait sauvé de la mort pour me faire supporter une telle créature, était-ce ma punition pour avoir passer des heures dans des clubs de strip-tease ? La revanche des femmes, le purgatoire ?

_Écoutez Madame Mac Guzzy, vous pourrez porter plainte à qui vous voulez, mais pour l'instant c'est moi le maître à bord. Alors jusqu'à ce que l'on ait touché le sol : fermez votre bec de pintade !

_Oh ! Oh ! Monsieur, vous avez raison, nous n'avons plus rien à nous dire, je contacterai votre avocat, dit-elle en arrachant son casque.

Cette pauvre réponse montre à quel point Gloria ne réalisait pas du tout ce qui se passait, je dirais même qu'elle ne pouvait plus sortir d'un jeu auquel elle appartenait depuis trop longtemps. Quant à moi, je m'étais laissé bêtement distraire alors que la situation était des plus délicates puisque nous étions à plus de dix milles pieds et que l'hélice se mit à bégayer quelques instants avant de

s'arrêter complètement, nous invitant à une descente brusque et rapide.

J'avais fait du planeur et j'avais déjà sauvé quelques situations périlleuses de ce style mais après tout ce qui s'était passé, je ne pensais pas que les commandes de l'avion tiendraient. Il fallait de plus que nous arrivions sur des hauteurs car sinon l'argolène nous aurait supprimé. Je voyais les premiers reliefs à une trentaine de kilomètres et décida de tenter le tout pour le tout.

Nous arrivâmes tant bien que mal avec une marge de cinq mille pieds au dessus des premières collines. Gloria avaient les mains jointent et les yeux fermés, elle récitait des prières que je pouvais lire sur ses lèvres grâce à mon petit miroir qui avait lui aussi résisté. Depuis le temps que je serrais le manche, je commençais à avoir des douleurs importantes dans les bras et dans le dos. Malgré tout et en dernière limite je trouvai miraculeusement comme un immense champ au milieu des multiples forêts environnantes. En effet, depuis deux kilomètres, nous revoyons un paysage normal, avec des couleurs et des sapins, ce qui m'avait surmotivé et permis d'oublier mon corps tout endolori. C'est alors que survint le dernier incident de vol : mon petit Angélus ne voulut pas sortir ses pattes et m'obligea à envisager un atterrissage de fortune sur le ventre.

Je me souviens qu'à ce moment-là j'ai pensé à Monsieur Gilbert, à ce qu'il m'aurait dit de faire et à son sourire qui débloquent toujours toutes les situations. J'ordonnai à Gloria de bien se protéger en croisant les bras devant son visage pour éviter les éventuels éclats de verre du cockpit. Elle avait quand même remis son casque dès qu'elle avait vu qu'une partie de la planète avait survécu et que j'avais réussi à la trouver.

L'atterrissage fut extrêmement difficile vu que l'unique possibilité était d'arriver à allure maximale dans le sens de la montée avec le vent dans le dos. Il n'y avait que cent mètres avant que l'on ne s'écrase sur des sapins de plus de vingt mètres de haut. Je serrai une dernière fois les fesses en tirant le manche une ultime fois le manche vers moi afin d'éviter que l'avion se plante le bec dans le sol. Les secousses furent terribles et comme je le prévoyais, ceux

sont les arbres qui stoppèrent notre glissade, arrachant les deux ailes avant que nous nous encastrions, à une vitesse modérée dans un tronc qui nous sauva d'un précipice. L'avion ne prit pas feu car il n'y avait plus de carburant, mais nous étions tous les deux sonnés par le choc. Le soulagement et la respiration qui accompagnèrent le silence salvateur de la fin de l'épreuve fut la plus belle musique que je n'eus jamais entendue jusqu'alors.

La technique des bras croisés nous avait sauvé le visage mais le reste de nos corps étaient parcemés de petits débris de verre qui avaient surtout entaillé nos vêtements à défaut de nous ensanglanter. Seule une plaie sur le sommet du crâne m'obligea à utiliser la trousse de secours. Gloria qui avait attendu que je vienne la sortir de là, poussa un cri dès qu'elle vit mon visage ensanglanté car le crâne est avec les mains une des parties du corps où le sang coule le plus, et tomba dans les pommes comme pour m'obliger à la porter. Je l'ai emmenée à l'abri à une quinze de mètres de l'avion et lâchais mes dernières forces avant de m'évanouir à mon tour à ses côtés.

Lorsque je me réveillais, la nuit arrivait à grand pas et la fraîcheur commençait à se faire sentir. Non pas qu'il fasse une température extrême, mais parce que nous étions fatigués physiquement et mentalement par ce qui venait de nous arriver. Ce fut Miss Mac Guzzy qui me secoua afin de revenir à la réalité.

_Monsieur Dumont, monsieur Dumont, enfin réveillez-vous...Et pan, elle me donna une gifle qui provoqua chez moi un sursaut subit.

_Hum !...Non mais ça ne va pas non ! Et si j'étais blessé, vous n'y avez pas pensé ? J'étais médusé par ce qu'elle venait de faire et lui aurait volontiers rendu si les courbatures ne m'avaient rappelé à plus de circonspection.

_Vous ronfliez à faire frémir la montagne, et puis arrêtez de vous plaindre, nous sommes perdus, il faut chercher du secours.

_C'est tout, demandai-je gracieusement.

_Non, j'ai faim et je n'ai aucune robe de rechange pour remplacer celle-ci qui est en lambeaux.